

MON FILM

8^{frs}



Burt LANCASTER
et Ava GARDNER
dans :

LES TUEURS

Film Universal-International.

N° 75. — 14 Janvier 1948.

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs aux conditions suivantes :

1^o Chaque lettre ne doit contenir que trois questions (et non trois séries de questions).

2^o Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3^o Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois.

4^o Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 6 fr. pour les artistes résidant en France et à 10 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie destinée à l'artiste doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse affranchie à 6 francs. Nous transmettrons aussitôt.

GEORGETTE CHARDIN. — Nous avons transmis votre lettre. — Oui, Georges Guétary répond. Mais pensez qu'il chante à Londres, qu'il a des projets qui peuvent l'emmener en Suisse, en Belgique,



Michel AUCLAIR
dans
Les Maudits.

en Italie, qu'il est très occupé et que son courrier peut mettre, au milieu de tous ces déplacements, quelque temps à le joindre.

LE QUENIAU SABOLIN. — Je n'ai aucun renseignement sur Raymonde de Bonnavy, qui se consacrait surtout aux tournées théâtrales. A ma connaissance, elle n'a jamais fait de cinéma. Sa fille, Michèle, n'a pas tourné depuis *Le Voile bleu*.

MENOU D'ESPAGNE. — Impossible de publier *Arènes sanglantes*. Mes regrets. — Pour les scènes de corrida de ce film, Tyrone Power était évidemment doublé par un authentique torero. A chacun son talent...

ROSY, DE NICE. — Henri Nasiet est Français. — Raymond Bussièrès est le mari d'Annette Poivre. — Pierre Louis, ex-fiancé de Danielle Darrieux, s'appelle Amourdedieu. Il y a trente ans. Vous le verrez dans *Bethsabée* et *La dame de onze heures*.

Entre nous

MARYVONNE DE CAIX. — Georges Guétary a trente-deux ans ; célibataire ; a tourné *Cavalier noir*, *Trente et quarante*, *Les Aventures de Casanova*. S'il est beau ? Jugez-en vous-même en voyant ses films et ses photos !

UN MOUSQUETAIRE. — C'est Henry Daniell qui jouait lord Cecil dans *La Vie privée d'Elizabeth d'Angleterre*. Cet artiste est né à Londres, le 5 mars 1894 et a tourné, en outre : *Cette sacrée vérité*, *Le Roman de Marguerite Gautier*, *Vacances*, *Nous ne sommes pas seuls*, *L'Etrangère*, *L'Aigle des mers*, *Le Dictateur*, *Indiscrétions*, *Jane Eyre*, *Quand le jour viendra* et *Le Fils de Robin des Bois*.

NANOU. — Jean Marais, né à Cherbourg le 11 décembre 1914, a tourné *Le Pavillon brûlé*, *Le Lit à colonnes*, *Voyage sans espoir*, *Carmen*, *L'Eternel retour*, *La Belle et la Bête*, *Les Chouans*, *Ruy-Blas*. Prochain film : *L'Aigle à deux têtes*. — Viviane Romance est née à Roubaix le 4 juillet 1910.

FLEURS DU MONT-MILLE. — Oui, Louis Jourdan fut, il y a quelques années, fiancé à Micheline Presle, mais il ne fut jamais son mari. — Oui, Gérard Landry et Janine Darcey ont été mariés, mais ils se sont séparés en 1942. — En épousant Maria Montez, Jean-Pierre Aumont a contracté son premier mariage.

L'INCONNU DE LA PLAGE. — Outre *La grande illusion*, *Les Portes de la nuit* et *Les Enfants du Paradis*, Joseph Kosma a écrit la musique de nombreux films récents, parmi lesquels : *Messieurs Ludovic*, *Pétrus*, *Les Chouans*, *L'Arche de Noé*, *L'Amour autour de la maison* et *Bethsabée*. — Oui, *L'Ange bleu*, réalisé à Berlin, et *Cœurs brûlés*, réalisé à Hollywood, sont deux films tournés par Marlène Dietrich alors au début de sa gloire. Gary Cooper était en effet son partenaire dans ce dernier film. — Marlène est née à Berlin le 27 décembre 1902. — Non, Francis Carco ne paraît pas dans le film *L'Homme traqué*. Il n'a joué à l'écran que dans *Prison de Femmes*. — Trois questions, s. v. p. ...

CRICRI, ADMIRATRICE DE PIERRE BLANCHAR. — Vous allez revoir Pierre Blanchar dans *Après l'amour*, avec Giselle Pascal et Simone Renant. Il est peu probable qu'il ait l'intention de renoncer au cinéma pour un ou deux ans ! — Nos dépositaires

ne recevront pas notre relieur. Pour l'avoir, adressez votre commande à « Mon Film », 5, bd des Italiens, Paris. Je vous rappelle qu'il coûte 150 francs et qu'il peut contenir 26 numéros de notre revue. Prix de deux relieurs : 280 francs. Ajoutez 45 francs pour frais d'emballage et d'envoi, quel que soit le nombre de relieurs commandé.

LE SOMNAMBULE. — Nous ne publierons aucun de ces films. — C'est Francine Bessy qui était Colette dans *On demande un ménage*. — Noël-Noël (Lucien Noël) est né à Paris en 1897. Marié, père de famille. Derniers films : *Le Plancher des Vaches*, *Adémaï bandit d'honneur*, *La Cage aux Rossignols*, *Le Père Tranquille*.

ROBIN ET VENDETTA. — Lettre transmise. — Douglas Fairbanks junior vient d'avoir quarante ans. Derniers films parus en France : *Défense d'aimer*, *Vendetta*, *L'Exilé*. Prochain film : *Sindbad le Marin*. Divorcé de Joan Crawford, remarié à Marie Lee Hatford.

TARZELLA L'ANGEVINE. — Johnny Weissmuller est marié pour la troisième fois. Oui, il tourne à Hollywood en ce moment. — Paul Cambo est un célibataire endurci. — L'âge de mes plus jeunes correspondantes ? Elles ne me disent pas toutes leur âge ! Mettons que les benjamines aient de douze à quinze ans...

VINGT PRINTEMPS. — Vous trouverez des adresses de firmes de production cinématographique dans n'importe quel Bottin ou annuaire parisien. Faites-leur vos offres de service. Je ne saurais en aucun cas servir d'intermédiaire. — J'ai déjà parlé du *Corbeau*, notamment dans le n° 54, page 9. — Si les « mannequins » ont une chance de devenir vedettes de cinéma ? Oui, si elles ont le talent et la personnalité nécessaires...

PIERRE FOURNIER. — Les chansons ne sont pas de mon ressort, je l'ai souvent dit ici. Demandez les chansons de ces films à un marchand de musique.

FOLLE DE CLAUDE. — Les artistes portent perruque quand un rôle l'exige, notamment s'il s'agit d'incarner un personnage historique ou d'époque. — Ni Gaby Morlay ni Madeleine Renaud ne jouaient dans *Les Misérables*. Vous confondez probablement avec Florelle, qui jouait Fantine dans ce film, et Orane Demazis, qui était Éponine.

JEANNE TOMASI. — Je n puis répondre par lettre : voyez l'avis en tête de ce courrier. — Je ne peux rien pour ceux de mes correspondants qui désirent faire du cinéma, que leur souhaiter bonne chance. Suivez des cours d'art dramatique, présentez-vous aux bureaux des firmes ou dans les studios. Pour tout cela, il est évidemment bien fâcheux que vous n'habitiez pas Paris.

GRIBOUILLE. — C'est Laird Cregar qui jouait Satan dans *Le Ciel peut attendre*. Ce regretté artiste est décédé à Hollywood en 1944. Il ne faisait du cinéma que depuis 1941. Précédemment, son activité était uniquement théâtrale. — C'est George Sanders qui joue le capitaine Leech dans *Le Cygne noir*. Dans le même film, Edward Ashley joue Ingram. — L'énumération de tous les films de Lucien Baroux serait trop longue pour ce courrier. Les derniers sont *Échec au Roi*, *La Nuit de Sybille*, *L'Eventail*, *Neuf garçons* et un cœur.

YVETTE B... — Dans *L'Île d'Amour*, Lilia Vetti joue le rôle de la cousine Marie-Jeanne. — André Claveau, trente-cinq ans,



Claudette COLBERT
dans
L'Œuf et Moi.

célibataire, n'a tourné qu'un film, *Le Destin s'amuse*.

ANDRÉE NISON. — George Sanders est né à Saint-Petersbourg (Russie), en 1906, de parents américains. Yeux verts, cheveux bruns. Marié à une personne qui n'est pas artiste. Principaux films : *Vivre libre*, *Six destins*, *Le Chevalier de la vengeance*, *Le Fils de Monte-Cristo*, *Le Démon de la chair*, *Rebecca*, *Le Cygne noir*, *Le Portrait de Dorian Gray*, *Ambre*. — Écrivez en affranchissant à 10 francs. Nous transmettrons.

JIMMY DE HAARLEM. — Votre idée de confondre Raphaël Paterni et Robert Le Vigan en une seule et même personne est assez surprenante... — Pierre Brasseur ne jouait pas dans *Monsieur Prosper*, court métrage qui date de plus de douze ans. — René Génin joue un rôle secondaire dans *Le Roi des Resquilleurs* (version 1945, avec Rellys).

LA PAULETTA. — Le regretté Jean Mercanton portait son véridique

(Suite page 8.)

MON FILM

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2^e)
Compte chèques postaux : Paris 5492-99.

Abonnements, France et Colonies :

1 an. 350 fr. | 6 mois. 200 fr.

En raison des difficultés actuelles de transmission des chèques postaux, nous prions nos lecteurs d'utiliser de préférence, pour l'envoi du montant de leur abonnement, le chèque bancaire ou le mandat-poste.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de quinze francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.



LES TUEURS

DEUX hommes venaient d'entrer dans le bar.

— Qu'est-ce que ce sera, messieurs? s'informa George d'un ton engageant, derrière son comptoir. Les inconnus hésitèrent, puis demandèrent du rôti de porc avec de la purée.

— Ce n'est pas prêt, s'excusa le barman en désignant la pendule qui marquait 17 h. 30. Pour les repas, nous servons à partir de 18 heures.

— On peut boire quelque chose?

— Du soda, de la bière, de la limonade.

L'interlocuteur de George fit la moue : il espérait un bon alcool et non ces rafraîchissements de patronage.

— Quel drôle de patelin! s'exclama-t-il, plein de dédain. Je m'en souviendrai de Brentwood!

Comme il ajoutait une remarque désobligeante sur l'absence complète de clients dans l'établissement, George, piqué au vif, fit observer que les gens travaillaient et viendraient plus tard :

— Attendez l'heure du dîner, vous les verrez rappliquer!

Depuis leur arrivée, les deux hommes examinaient les lieux.

Soudain, ils prirent position de chaque côté de la pièce, de façon à commander les portes :

— Ne bouge pas et tiens-toi tranquille, intimèrent-ils à George éberlué. S'il vient un client, trouve un prétexte pour ne pas le servir et l'expédier.

— Qu'est-ce qui vous prend? Je ne comprends pas...

— Il nous prend que nous allons descendre un

Suédois. Tu sais, ce grand type qui travaille à la pompe à essence.

— Comment? Peter Lunn?

— Oui, si c'est comme ça qu'il s'appelle. Il vient ici tous les soirs à 6 heures, pas vrai? On est au courant.

— Pourquoi voulez-vous le tuer? Qu'est-ce qu'il vous a fait?

— A nous? Il ne nous a jamais vus et il ne nous verra qu'une fois! ricanèrent les inquiétants visiteurs. On le descend parce que c'est notre boulot, voilà tout.

Un habitué poussa la porte, sans se douter du drame qui se jouait dans le paisible restaurant.

— Le cuisinier est malade, nous ne servirons pas ce soir, déclara George qui comprenait la nécessité d'être prudent. Excusez-nous...

— Tu commences à te dessaler, gros malin! ricana l'un des gangsters quand ils furent seuls à nouveau. Tu sais te conduire comme un type régulier.

Le temps passait, follement angoissant pour le malheureux George.

— Lunn ne viendra pas, annonça-t-il tout à coup. Il est plus de 6 heures. Quand il vient, c'est toujours avant 6 heures.

— Tu ne te fiches pas de nous, au moins?

— Il sait qu'on ne nous la fait pas, remarqua le deuxième bandit. Il n'oserait pas plaisanter... Partons, Al.

Constatant que ses interlocuteurs se dirigeaient vers le poste à essence, George alerta un voisin :

— Nick, va vite avertir le Suédois, demanda-

LES TUEURS

(The Killers)

Réalisation de Robert SIODMAK.

Scénario d'Anthony VELLER,

inspiré par une nouvelle d'Ernest HEMINGWAY.

INTERPRÉTATION :

Le Suédois	Burt LANCASTER.
Kitty	Ava GARDNER.
Riordan	Edmond O'BRIEN.
Colfax	Albert DEKKER.
Lubinsky	Sam LEVENE.
Charleston	Vince BARNETT.
Dumdum	Jack LAMBERT.

Production Universal-International de Mark HELLINGER.

Édition et photos UNIVERSAL FILMS.

t-il en lui expliquant brièvement ce qui venait de se passer. Ils ont dû aller demander son adresse chez son patron.

Nick courut par les jardins, ce qui raccourcissait la distance.

Il trouva Peter Lunn chez lui, très abattu et jugeant toute défense inutile.

— Je te remercie d'être venu, mais il n'y a rien à faire, lui dit-il.

— Veux-tu que je passe à la police ?

— Ça ne servirait à rien.

— Ben, alors, sauve-toi !

— Non, j'en ai assez de ce jeu de cache-cache.

— Pourquoi veulent-ils te tuer ?

— Je n'ai pas été chic, dans le temps... Merci quand même.

La police locale s'avéra incapable d'éclaircir la raison de l'exécution du Suédois.

On avait trouvé son corps dans sa chambre, criblé de balles, et les tueurs s'étaient enfuis dans la nuit.

L'inspecteur Riordan, de la police d'État, prit l'affaire en main ; il voulut tout d'abord connaître la bénéficiaire de l'assurance-vie du défunt ; c'était une certaine Mary-Helen Daugherty, femme de chambre à l'hôtel des Palmiers, Atlantic-City.

Avant d'entreprendre le voyage, car la distance est longue de Brentwood à Atlantic-City, Riordan réunit tous les témoignages capables de l'éclairer sur Peter Lunn.

Ce dernier était arrivé à Brentwood un an auparavant. De caractère taciturne, il n'avait fait aucune confidence sur son passé.

— Je m'entendais bien avec lui, déclara Smith, l'autre employé du poste d'essence. C'était un type bien tranquille. Depuis huit jours, il ne sortait pas de sa chambre, il se disait malade de l'estomac et se faisait faire un peu de cuisine par sa logeuse. C'était depuis mardi, depuis que ce bonhomme l'a si drôlement regardé...

Smith expliqua que le conducteur d'une luxueuse Cadillac s'était arrêté pour faire son plein d'essence, et que la façon dont il dévisageait Lunn mettait ce dernier visiblement mal à l'aise. Depuis lors, le Suédois s'était terré. Malheureusement, Smith ne pouvait fournir ni le numéro de la voiture ni des précisions sur l'automobiliste.

Après une visite à la morgue, au cours de laquelle il examina soigneusement le cadavre, Riordan téléphona à sa secrétaire :

— Bonjour, Stella ; je suis toujours à Brentwood. Je viens de faire quelques photos de ce Suédois, je vous envoie les clichés. Il a une main abîmée comme celle d'un boxeur. Faites porter les épreuves au gymnase de Kelly et vous voyez si quelqu'un, là-bas, le reconnaît. Je pars pour Atlantic-City.

Riordan fut plutôt surpris de constater que la femme de chambre en question était une femme âgée, d'aspect effacé :

— J'ai des nouvelles pour vous qui vous causeront de la joie ou de la peine, selon vos sentiments pour le défunt lui annonça-t-il. Il s'agit de Peter Lunn.

Mary-Helen Daugherty parut surprise :

— Je ne connais personne de ce nom...

— Pourtant, vous bénéficiez de son assurance.

— De quoi, monsieur ?...

Riordan montra à la femme de chambre une photo du Suédois.



— Il était assuré sur la vie pour 25 000 dollars. Vous êtes désignée pour les toucher à son décès.

— Il doit y avoir erreur, personne n'aurait eu l'idée de me laisser tant d'argent.

La vue d'une photo rafraîchit la mémoire de l'excellente femme.

— Oh ! le locataire du 212 ! Il ne s'appelait pas Lunn, mais Nelson. Il a passé une semaine ici, il y a trois ou quatre ans.

— Et vous ne l'aviez jamais vu avant cette époque, ni après ?

— Jamais, monsieur.

— Pourquoi vous a-t-il fait bénéficier de son assurance sur la vie ? Sachez d'abord qu'il a été assassiné.

Cette nouvelle, loin d'effrayer Mary-Helen, parut la rassurer :

— Dieu soit loué, il ne s'est pas détruit ; son âme peut être sauvée...

— Pourquoi pensiez-vous qu'il aurait pu se suicider ?

La femme de chambre expliqua que le pseudo-Nelson n'était pas seul à l'hôtel. Il habitait en compagnie d'une brune ravissante, dont il semblait fort épris.

Un soir qu'elle entra dans la chambre pour préparer le lit pour la nuit, Mary-Helen avait trouvé la pièce dans le plus grand désordre.

— Elle est partie !... s'exclama le locataire d'un ton de désespoir affreux, en se précipitant vers la fenêtre pour l'enjamber.

Mary-Helen s'agrippa à lui de toutes ses forces :

— Je vous en prie, monsieur, ne faites pas ça, vous brûleriez en enfer pour l'éternité !

Les supplications de la brave femme eurent raison de l'égarement de Nelson. Le plus fort de la crise était passée, il se dominait à nouveau.

— Elle m'a quitté... balbutia-t-il en se laissant tomber sur un siège, la tête dans les mains, d'un air accablé. Charleston avait raison ; il disait vrai !...

Nanti de ces quelques renseignements, Riordan regagna New-York. Il ramenait un étrange foulard de soie verte, orné de trèfles à trois feuilles et d'une harpe d'or d'Irlande.

— J'ai trouvé ça dans les affaires du Suédois, expliqua-t-il à Stella. Ce foulard doit avoir son histoire, je serais curieux de la connaître.

— J'ai vos renseignements, annonça à son tour la secrétaire. Votre homme est en effet un ancien boxeur du nom de Olé Andersen, né à Philadelphie le 23 juin 1908. Ses pre-

A Philadelphie, Riordan avait découvert un ami d'Andersen.



miers matches professionnels remontent à 1928, et son premier championnat eut lieu le 9 octobre 1935, à Philadelphie. Trois ans plus tard, on l'arrêta pour vol dans cette même ville et le juge Reagon le condamna à trois ans de prison. Il fut relâché en 1940, grâce à sa bonne conduite.

— Bravo ! Maintenant, appelez Reynolds, aux Archives, et demandez-lui des tuyaux sur une vieille fripouille nommée Charleston.

..

Avec son habileté coutumière, Riordan était à Philadelphie sur une piste intéressante, celle d'un inspecteur de police qui avait bien connu le Suédois. Il s'appelait Lubinsky.

— Je peux vous raconter bien des choses à propos d'Olé, sauf vous parler des dernières années de sa vie. Nous nous étions perdu de vue, et ne tenions pas à nous rencontrer. Tout gosses, nous jouions ensemble ; son père et le mien travaillaient dans la même entreprise, l'un comme mécanicien, l'autre comme conducteur. Nous avons passé notre enfance côte à côte. Je suis entré dans la police, lui a fait de la boxe.

— Et, d'après mon dossier, c'est vous qui l'avez arrêté ?

— C'était mon métier. Le sort l'a mis sur mon chemin quand il a fait des blagues... C'était un bon boxeur, poursuivit Sam Lubinsky. Je peux dire que je n'ai jamais manqué ses matches, du premier au dernier. Ce fut absolument dramatique, conclut l'inspecteur en expliquant à son collègue comment Olé Andersen avait désespérément résisté, avec les os de son poing droit littéralement broyés.

— C'est son dernier combat... avait annoncé le docteur après examen du blessé. Les os ne seront plus jamais assez solides pour qu'il puisse frapper.

Andersen aimait son métier et nourrissait les plus hautes ambitions. Déjà il faisait des projets et parlait de revanche :

— La prochaine fois...

— Il n'y aura pas de prochaine fois, coupa Lubinsky.

— Que veux-tu dire ?

— Il vaut mieux que tu le saches tout de suite, tu es fini. Ta main ne pourra plus te servir pour la boxe.

— Qui a dit ça ?

— Le docteur.

— Il se trompe peut-être...

— Il ne se trompe pas, tes os ont été broyés.

— Mais ça se ressoudera !

— Tu ne serais même pas capable de t'entraîner sans que ça se casse à nouveau. Ne pense plus à la boxe, mon vieux... Et, si tu veux mon opinion, mieux vaut que ce coup dur t'arrive maintenant ; tu es jeune, tu feras autre chose...

— Flic, par exemple ? ricana Andersen d'un ton amer.

— Pourquoi pas ? Au bout de vingt ans de service, on touche une bonne pension, et on débute à deux mille dollars par an.

— Je ne mettais pas un mois à en gagner autant en boxant !

Olé avait perdu le goût d'un travail régulier, médiocrement rétribué. Il se mit à fréquenter une bande d'oisifs qui tiraient leur subsistance de combinaisons plus ou moins avouables.

Un soir, des amis communs l'emmenèrent à une « party » chez Kitty Collins et le Suédois fut aussitôt subjugué par le charme de cette femme très attirante.

Son intérieur luxueux supposait des revenus importants. En réalité, Kitty était l'amie de Jim Colfax, que les habitués de la maison appelaient le grand Jim. Ce dernier n'assistait pas à la fête. On le prétendait en voyage, alors que, plus exactement, il purgeait une condamnation.

Andersen s'éprit follement de Kitty Collins ; à quelque temps de là, comme il soupait en sa compagnie dans une boîte de nuit, avec quelques amis, Lubinsky les repéra et remarqua la broche de diamants qui ornait le corsage de la jeune femme.

Le policier était venu dans cette boîte de nuit pour contrôler un renseignement concernant des bijoux volés. Kitty surprit son regard et fut assez habile pour ôter vivement la broche et la glisser dans la saucière que passait le maître d'hôtel.

Mais Lubinsky n'avait pas les yeux à la poche. Il eut tôt fait de repêcher le bijou :

— C'est à vous ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Non...

— Peut-être connaissez-vous le propriétaire ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire...

En dehors d'Olé Andersen, Lubinsky connaissait parfaitement les trois autres personnages attablés à ses côtés et qui se gardaient bien d'intervenir.

— Et vous autres, que savez-vous ? s'informa le policier avec insistance.

N'obtenant pas de réponse, il tira ses conclusions :

— Puisque c'est sur Kitty que j'ai vu la broche, je crois que c'est elle que je dois embarquer... Venez, Kitty.

Olé se dressa :

— Tu ne peux pas faire ça, Sam !

— Aurais-tu l'intention de m'en empêcher ?

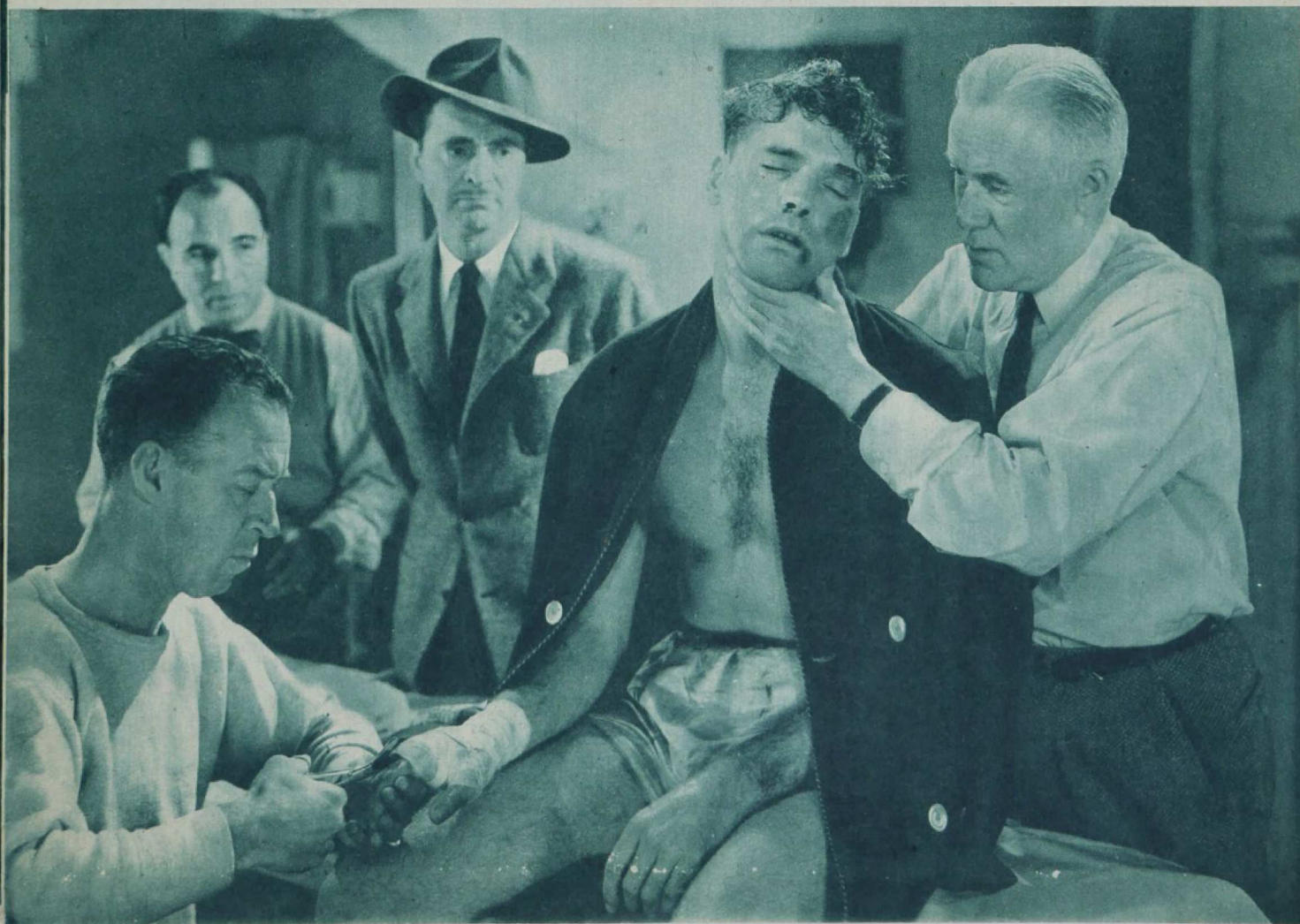
Comme des larmes emplissaient les yeux de sa bien-aimée, le Suédois se pencha tendrement vers elle :

— Ne te tourmente pas, ma chérie, je te garantis qu'il ne t'arrivera rien. Sam, assieds-toi une seconde et discutons tranquillement.

— Une autre fois, Olé...

— Voyons, sois raisonnable... Tu ne comprends donc rien ? Kitty et moi nous sommes...

Le boxeur avait la main broyée...



— Je sais, trancha Lubinsky plus ennuyé qu'il ne voulait le laisser paraître. Je regrette que ton amie ait porté ces bijoux, mais je dois faire mon devoir... Est-ce ma faute si c'est une voleuse ?

— Ce n'est pas vrai ! s'exclama Kitty d'un ton dramatique, en s'accrochant à Andersen. Je ne suis pas fautive, j'ignorais que c'était un bijou volé ! Olé, je t'en prie, explique-lui... Je veux bien rendre la broche, je ferai n'importe quoi, mais je ne veux pas qu'il m'arrête. Ne me laisse pas emmener, je t'en prie, ne me laisse pas jeter en prison !

— Sam, implora l'ex-boxeur, au nom de notre vieille amitié...

— Je ne peux te rendre ce service, Olé.

— Écoute-moi, elle n'est pas coupable, c'est moi qui ai volé cette broche, déclara Andersen sans se soucier des conséquences de son mensonge. Je lui ai permis de la porter pour venir ici ce soir... Attrape-moi, maintenant ! conclut-il en décochant un direct au policier et en disparaissant immédiatement.

Malgré sa fuite précipitée, Andersen n'alla pas loin. Dès le lendemain, on l'arrêta comme il tentait de monter dans un car pour quitter la ville. Il ne voulut pas démordre de sa déclaration et récolta trois ans de prison.

Kitty se garda bien de rétablir la vérité et, le jour même où on libérait Jim Colfax, Andersen partit pour le pénitencier.

— Je ne l'ai jamais revu depuis ce jour-là, conclut Lubinsky en achevant de faire à Riordan le récit de ces événements. Vous savez qu'on l'enterre ici, cet après-midi ? Quand j'ai appris sa mort par les journaux, je me suis concerté avec son ancien manager et nous avons décidé de lui faire tous deux des obsèques convenables...

Riordan se rendit au cimetière à l'heure fixée. Lubinsky était tout ému, tandis que le prêtre bénissait le cercueil et récitait les prières rituelles.

— Qui est l'homme en imperméable ? s'informa l'enquêteur à mi-voix.

— Le manager d'Andersen.

— Et l'autre, à sa droite ?

— Johnny Smalley, son entraîneur.

Tiens, ce vieux chenapan de Charleston... ajouta le policier en désignant du regard un personnage à l'écart, presque masqué par une tombe. C'est un gaillard qui sait se taire, ajouta-t-il tandis que Riordan manifestait l'intention de l'interroger. Il ne dit rien, même s'il est « cuisiné » de la tête aux pieds par des experts.

Un moment plus tard, cependant, Riordan parlait du Suédois avec Charleston.

— Vous savez ce qui lui est arrivé ? lui demanda-t-il tout d'abord.

— Je suis au courant, convint le bonhomme, je sais beaucoup de choses, mais je ne bavarde pas. Pour sûr, j'ai bien connu Andersen, nous étions une paire d'amis. Pendant presque deux ans nous avons partagé la même cellule. Le

soir, je lui apprenais le nom des étoiles... ajouta rêveusement Charleston en se reportant par la pensée à ces heures de vie commune.

Au cours d'une détention précédente, Charleston était tombé sur un livre d'astronomie, emprunté à la bibliothèque de la prison. Il s'était pris d'intérêt pour le ciel et avait trouvé un grand intérêt à en étudier les constellations.

— Ce que tu vois là, c'est la grande Ourse, expliquait-il au Suédois ébahi, qui s'accrochait comme lui aux barreaux de la lucarne pour mieux voir les étoiles. La plus brillante au centre, c'est Sirius.

Un jour, Olé exhiba à son compagnon une écharpe de soie verte qu'il avait réussi à dissimuler aux gardiens.

— Sais-tu ce que représente cette harpe ? demanda-t-il à son compagnon, en désignant le motif d'ornementation. C'est l'emblème de l'Irlande ; un cadeau de ma petite Kitty, qui est irlandaise. Puisque tu sors dans trois semaines, voudrais-tu faire quelque chose pour moi ?

— Dis toujours.

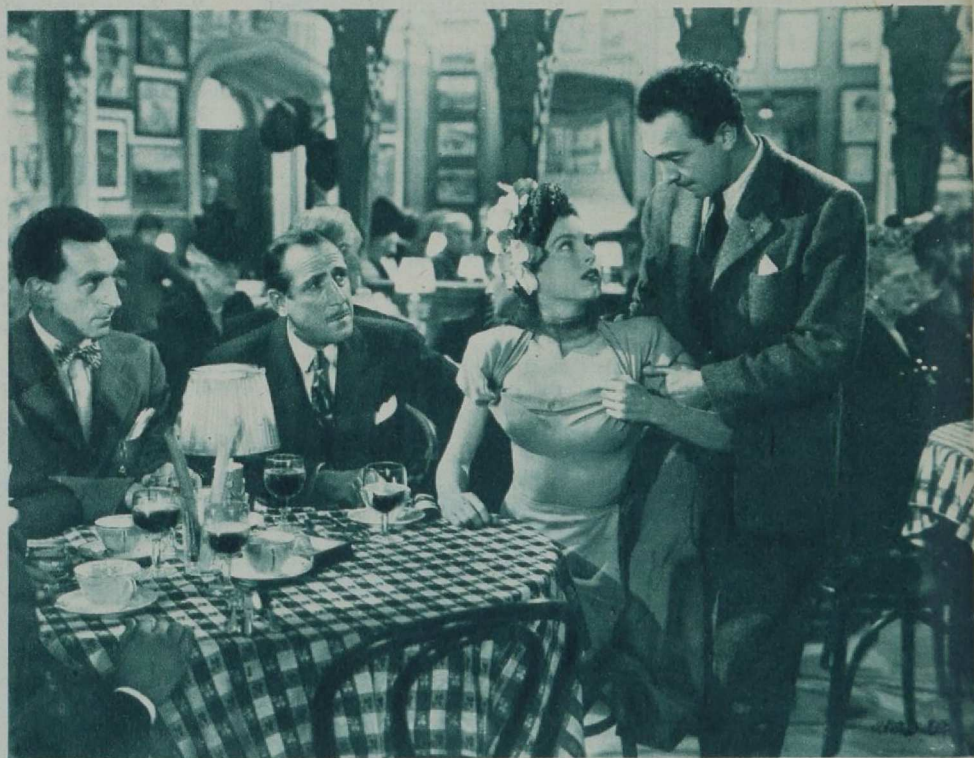
— Il y a longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Va la voir, tâche de savoir comment elle va. Elle est peut-être malade ou tourmentée, je suis inquiet.

Charleston, plein de scepticisme, hocha la tête :

— Mon vieux, j'ai connu pas mal de filles avant d'aller en tôle, mais ce n'est pas parce qu'elles n'écrivent pas qu'il faut se mettre martel en tête.

Riordan semblait prendre beaucoup d'intérêt aux souvenirs que Charleston évoquait devant lui.

Lubinsky voulait arrêter Kitty.



— Avez-vous pu trouver son amie ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, elle n'habitait plus à la même adresse.

— Vous avez revu le Suédois ?

— Quand il est sorti de tôle... On m'avait fait savoir qu'une certaine personne désirait me voir. Je devais me rendre à un certain endroit et amener Andersen avec moi...

Malgré ce préambule mystérieux, Charleston ne se fit pas trop prier pour donner des précisions et raconter la scène qui s'était déroulée.

Il s'agissait d'une réunion organisée par Jim Colfax qui avait convoqué ses principaux acolytes ; Charleston, qui les connaissait de longue date, serra la main de Dumdum et celle de Blinky.

— Il y a beaucoup de fric à râcler, annonça Blinky tout content.

— Oui, c'est le plus beau coup qu'on ait monté depuis des années, renchérit Colfax très fier, cependant qu'Andersen n'avait d'yeux que pour Kitty, sagement assise derrière Colfax. Ça doit rapporter au moins 250 000 dollars.

— Dans une banque ? demanda Dumdum.

— Non, dans une usine.

— Où ?

— Je te le dirai quand tu décideras si tu marches ou non.

Le Suédois fut aussitôt subjugué par le charme de Kitty.



— Je ne peux pas me décider avant de savoir où ça se trouve.

— A toi de réfléchir. Mais je peux te dire une chose, l'affaire a été étudiée dans tous ses détails, tout a été prévu et nous avons dix jours devant nous pour nous préparer.

— Il n'y a personne d'autre dans la combine ?

— Non.

— Comment qu'on partage ? s'informa à son tour Blinky.

— Je prends cent mille dollars, déclara Colfax. Le reste, vous le divisez entre vous.

Dumdum s'insurgea :

— Qui t'a octroyé un si beau morceau ?

— Je me l'octroie moi-même. Personne ne te retient, si ça ne te plaît pas, ajouta Colfax en faisant un geste vers la porte. Et sans rancune.

Blinky désigna Kitty :

— Et elle, qu'est-ce qu'elle touche ?

— Elle marche avec moi, répondit simplement Colfax.

— Alors on fait quatre parts ?

— Qu'en dites-vous ?

— Moi, j'en suis, décida Blinky, pourvu que tous les partages soient réguliers. Y a que toi d'avantagé.

— Je suis d'accord. Et toi, Dumdum ?

— Ça va, je marche.

Colfax se tourna vers Charleston :

— Ne comptez pas sur moi, annonça ce dernier.

— Qu'est-ce qui te prend ? Il y a quelque chose qui ne te plaît pas dans le projet ?

— Peut-être que c'est trop beau... S'il y a un gros butin, comme tu dis, la cueillette doit pas être commode. Y a toujours des risques dans les grosses affaires, et moi, ce que je recherche, c'est le travail facile.

— Tu n'écopes pas plus pour un truc qui en vaut la peine que pour des bagatelles, fit observer Dumdum judicieux.

Charleston en convint :

— Oui, c'est juste, mais les chances d'être pincé ne sont pas aussi nombreuses. Peut-être que je me fais vieux... Mais j'ai été longtemps à l'ombre, j'y ai passé plus de la moitié de ma vie et je ne tiens pas à y retourner.

— C'est bon, Charleston, à bientôt, dit Colfax comme il s'en allait.

— A bientôt, répéta Charleston avec un regard à la ronde, et sans rancune, hein ?

— Sans rancune, répéta Colfax. Que décides-tu, Suédois ?

— Je marche.

— Bravo.

Charleston revint sur ses pas pour s'arrêter devant Andersen :

— Veux-tu que je te donne un petit conseil ?... Cesse d'écouter les harpes d'or, mon garçon, elles te mèneront vers la douleur...

Sans attendre la réponse de son compagnon de geôle, il il sortit et se mit à faire les cent pas, dans l'espoir que le Suédois abandonnerait et viendrait le rejoindre. Il n'en fut rien.

— Je n'ai jamais revu ce pauvre gars, dit Charleston en quittant Riordan. Je l'ai regretté... Lui et moi, on s'entendait si bien pour parler des étoiles...

— C'est moi qui ai volé cette broche, affirma Andersen.

De retour à New-York, Riordan se plongeait dans la lecture des vieilles collections de journaux. Un titre en gros caractères attira particulièrement son attention :

DES BANDITS DÉROBENT 250 000 DOLLARS DANS UNE FABRIQUE DE CHAPEAUX

Ce chiffre correspondait avec la somme mentionnée par Charleston. Le détective se hâta de lire les détails :

« La manufacture de chapeaux Prentiss a été victime d'une attaque sensationnelle. Peu avant huit heures, quatre hommes arborant l'insigne des employés de la maison se sont joints aux ouvriers. Rien d'anormal ne permit de repérer les bandits quand ils pointèrent leurs fiches avec les membres du personnel. Le portier n'avait aucune raison de les suspecter lorsqu'ils traversèrent le portillon pour aller soi-disant à leur travail.

» Le bureau du caissier des établissements Prentiss se trouve exactement face à l'entrée des employés. Apparemment, après avoir traversé la cour, ces individus se dirigèrent lentement vers l'escalier qui mène au bureau du caissier pour entrer dans ce corps de bâtiment. Quelques secondes plus tard, tandis que le caissier et le comptable vaguaient à leurs occupations coutumières, les bandits firent irruption dans le bureau.

» Sous la menace de leurs armes, ils opérèrent un pillage en règle. Deux des malfaiteurs vidèrent le coffre-fort de la manufacture et les tiroirs de la caisse, tandis que les autres ligotaient et bâillaient les employés.

» Puis ils s'enfuirent précipitamment par le chemin qu'ils avaient emprunté pour atteindre les bureaux.

» Ils emportaient la paye d'une quinzaine, soit une somme de 254 912 dollars. Dans la cour, les bandits se cachèrent derrière un camion qui passait par le grand portail. Ils profitèrent de ce que ce portail était alors ouvert pour permettre au camion de sortir et coururent vers des voitures postées de façon à faciliter leur retraite.

» Le portier se précipita dans la rue et tira sur les voitures, mais il fut abattu avant d'avoir pu les arrêter.

» Pendant cette dernière phase de leur criminelle opération, les malfaiteurs avaient masqué le bas de leur visage à l'aide de foulards, ce qui ne facilita pas leur identification. Cependant, les témoins ont remarqué que l'un d'entre eux portait un curieux foulard de soie verte, orné d'une harpe d'or.

» Cependant, cela ne saurait suffire à confondre le coupable, car on vend, le jour de la Saint-Patrick, des milliers d'emblèmes de ce modèle. »

Pour Riordan, cependant, l'identité du coupable ne faisait aucun doute. L'attaque de la manufacture avait eu lieu le 20 juillet 1938. Or, cette même nuit, le Suédois et une femme non identifiée, mais dont le signalement correspondait à celui de Kitty, étaient descendus à l'hôtel des Palmiers, à Atlantic-City.

Deux jours plus tard, la femme s'en allait

Suite
page 10



Charleston évoquait, pour Riordan, sa détention en compagnie d'Andersen.

et Andersen, désespéré par l'abandon de sa compagne, tentait de se jeter par la fenêtre. Sans l'intervention de la femme de chambre, il se serait suicidé.

(Suite de la page 7.)

Riordan pensait à ces cinq années d'effacement au terme desquelles les complices du Suédois avaient dû retrouver sa trace, quand Lubinsky l'avisa qu'on venait de transporter un certain Blinky à l'hôpital :

— Deux matelots l'ont trouvé dans les lavabos, gisant dans une mare de sang, expliqua laconiquement le policier au téléphone. J'ai pensé que ça vous intéresserait parce que, dans son délire, il parle tout le temps du Suédois, de Dumdum et de Kitty... Encore un règlement de compte, sans doute...

— Il s'en sortira ?

— Non. Hâtez-vous de venir, si vous voulez le voir vivant.

Inconscient de l'intérêt qu'il provoquait, Blinky parlait inlassablement :

— S'il n'est pas là à dix heures, disait-il, on ferait mieux de se mettre en route. Chacun de nous doit courir sa chance. Ça pleut encore... Je m'en doutais ! Je parie que j'y resterai... Avant ça, je n'ai jamais mis les pieds dans une fabrique de chapeaux...

— Il fait allusion à la soirée qui a précédé l'attaque chez Prentiss... murmura Riordan à Lubinsky.

— Donne-moi deux cartes... demandait le blessé de plus en plus agité. Si cette pluie ne cesse pas, on sera embourbés avec les bagnoles sur cette route. Combien de temps mettra-t-on jusqu'à la vieille auberge ?... Je déteste ces combines quand la pluie s'en mêle. La pluie me donne toujours le cafard... Le cafard, ça me dégoûte...

Blinky revivait ces heures d'attente, occupées à jouer aux cartes, tandis que Colfax faisait d'ultimes recommandations :

— Chacun s'est bien mis son boulot dans le crâne ? demanda-t-il avec une insistance qui exaspéra Dumdum :

— Comme si tu ne nous l'avais pas assez rabâché ! s'exclama-t-il violemment.

— Calme-toi...

Malgré l'opportunité de ce conseil, personne n'était en état de le suivre. Une étrange nervosité aggravait l'angoisse de chacun et dressait en rivaux ces complices. Il est vrai que la seule présence de Kitty entre Colfax et Andersen suffisait à mettre le trouble.

— Que tu es agité !... s'exclama-t-elle en observant que Colfax suait à grosses gouttes.

Cette remarque le mit hors de lui :

— La ferme ! lui cria-t-il. Boucle-la si tu ne veux pas que je te fasse taire... On dirait que ça te démange, depuis quelque temps... Ça te gêne ? ajouta Colfax à l'adresse d'Andersen qui s'interposait.

— Oui.

— Ne te mêle pas de ça, conseilla Dumdum. C'est sa mère, Suédois.

Kitty, sentant la bagarre sur le point d'éclater, pria Andersen de rester tranquille.

— Occupe-toi de tes affaires, lui dit-elle. Je suis assez grande pour me défendre.

Et, se tournant vers Colfax, elle ajouta d'un air de bravade :

— Ose donc me toucher, tu auras de mes nouvelles.

Il se contenta de ricaner et demanda des cartes. Mais la partie manquait d'entrain.

— Allons dormir, proposa Dumdum, il faut être en forme demain matin...

Leur coup fait, les bandits s'étaient enfuis, chacun dans sa voiture, pour se retrouver dans une ferme abandonnée afin de partager le butin.

En arrivant, Blinky vit Dumdum qui attendait :

— Les autres sont là ? lui demanda-t-il.

— Moi, je suis là, annonça Colfax en paraissant sur le seuil de l'ancienne cuisine.

Il leur fit signe d'entrer et leur montra la liasse de billets déposée sur la table.

— Ça vous met l'eau à la bouche, pas vrai ? s'exclama Colfax.

— Ne perdons pas de temps à les admirer, dit Dumdum pressé d'en finir. Faisons les comptes.

A cet instant, le Suédois surgit, revolver au poing :

— Haut les mains ! cria-t-il d'un ton résolu. Colfax, pose ton joujou sur la table. Mettez-vous contre le mur, les mains en l'air. Plus haut !

Le trio dut s'exécuter.

— Félicitations !... s'exclama Andersen qui bourrait ses poches avec l'argent volé chez Prentiss. C'était une bonne idée de me laisser faire le poireau à la vieille auberge pendant que vous partagiez le fric. Vous avez dû bien rigoler !

— La vieille auberge a brûlé hier soir, tenta d'expliquer Colfax ; c'est pourquoi nous sommes ici.

— Quelqu'un aurait pu me prévenir !

— Tu étais prévenu, puisque tu es là.

— Une autre fois, jouez franc jeu.

— Je te retrouverai, le Suédois ! gronda Colfax tandis que celui-ci les enfermait et traversait la cour en courant.

Quelques coups de feu éclatèrent : Andersen prenait la précaution de cre-

Colfax proposait un coup à ses compagnons.



ver les pneus de ses acolytes pour éviter d'être rejoint.

Ceci fait, il sauta dans sa voiture et démarra rapidement.

Grâce aux propos tenus par Blinky dans son délire, Riordan reconstituait à peu près les événements qui avaient suivi le cambriolage de la manufacture de chapeaux.

— Blinky s'est fait descendre par un de ses complices qui craignait de le voir s'emparer du magot, conclut le détective. Depuis cinq ans, ils devaient tous chercher le Suédois pour lui reprendre leur butin. Maintenant qu'ils l'ont descendu, c'est à qui découvrira le premier la cachette d'Andersen. Voilà un secret que sa chambre devrait logiquement livrer...

Après la mort de Blinky, Riordan repartit pour Brentwood. Il se présenta chez M^{me} Hirsch, la logeuse du Suédois, et demanda une chambre. Puis, une fois installé dans la pièce voisine de celle où on avait assassiné Andersen, il s'assura que la porte de communication fonctionnerait à son gré.

Impressionnée par les titres et qualités que lui exposait son nouveau pensionnaire, M^{me} Hirsch promit de suivre ses instructions à la lettre.

Quand Dumdum vint chez elle, en fin de soirée, elle l'accueillit comme il convenait.

— J'arrive dans le pays et le patron du restaurant m'a dit que vous aviez un locataire qui était mort et que vous pourriez sans doute me louer sa chambre.

— En effet, elle est encore libre. Voulez-vous monter ?

— Ça me convient, déclara le nouveau venu qui semblait pressé de s'installer.

— C'est neuf dollars par semaine ; on paie d'avance.

Dumdum tendit aussitôt la somme demandée et son interlocutrice se retira, en précisant que la salle de bain était au rez-de-chaussée.

— Si j'ai besoin de quelque chose, je sonnerai, conclut Dumdum. Je ne veux pas être dérangé.

M^{me} Hirsch se hâta d'alerter Riordan qui surveillait le bandit par le trou de la serrure.

— Est-ce que c'est lui ?

Le détective acquiesça d'un signe de tête.

— Je vais alerter la police...

Quelques minutes après, Riordan ouvrit brusquement la porte de communication et passa de sa chambre dans celle d'Andersen, que Dumdum fouillait de fond en comble.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le malfaiteur pris au dépourvu.

— La même chose que vous : l'argent volé à la fabrique Prentiss.

Cette réponse abasourdit l'individu :

— D'où sortez-vous ? balbutia-t-il d'un air de profonde surprise.

— Je suis au courant, ça suffit. Blinky m'a tout dit.

— Il est mort.

— Oui, je sais. Asseyez-vous. Il est bien évident que vous ignorez ce que le Suédois a fait de l'argent, raisonna Riordan, sinon vous ne mettriez pas cette chambre sens dessus dessous. Mais vous savez des choses qui, ajoutées à mes informations personnelles, me permettront de retrouver l'argent. Et, à la façon dont ça se présente, vous feriez mieux de répondre à mes questions.

— Que voulez-vous savoir ?

— Pourquoi êtes-vous allé à la ferme après le cambriolage, au lieu de vous rendre à la vieille auberge comme c'était convenu ?

Dumdum eut un geste vague, comme s'il avait oublié.

— Tout ça, c'est des vieilles histoires, ça ne date pas d'hier.

— Voyons, Dumdum, vous vous rappelez certainement !

— La vieille auberge a brûlé la nuit avant qu'on fasse le coup.

— Et qui a choisi la ferme ?

— Vous êtes trop curieux !

Dumdum, Blinky a été abattu par une balle spéciale qui s'adapte à votre « 45 », observa d'un air significatif Riordan qui examinait la revolver retiré à son adversaire.

— C'est un marchandage ?

— De toute manière, je ne vois pas ce que vous auriez à perdre. Qui a choisi la ferme ?

— Qui croyez-vous ?

— Je vous le demande, à vous de répondre.

— Colfax.

— Quand avez-vous appris que la vieille auberge avait brûlé ?



Le Suédois surgit, revolver au poing, au moment du partage.

— On s'était déjà séparés, on devait se rencontrer seulement le lendemain matin à la fabrique, mais Colfax savait où nous joindre. Il nous a fait prévenir à temps par quelqu'un.

— Par Kitty ?

Dumdum ne répondit pas.

— A quelle heure ? insista son interlocuteur.

— Elle est venue me trouver aux environs de minuit.

— A la ferme, lorsque le Suédois vous a surpris, il a dit qu'on ne l'avait pas prévenu du changement.

— Comment aurait-il su qu'on devait se retrouver à la ferme ?

— Qui l'a tué ?

— Pas moi, je n'ai jamais pu le dénicher. Ce n'est que par les journaux que j'ai appris qu'il habitait Brentwood et qu'on lui avait réglé son compte.

— Mais qui l'a tué ? répéta Riordan.

— Je ne sais pas. Blinky et moi, on cherchait de l'argent... Pourquoi aurions-nous descendu le seul type qui pouvait nous renseigner ?

— Vous avez tué Blinky pour qu'il n'arrive pas ici avant vous.

Dumdum ne se défendit pas de cette accusation.

— Il me tapait sur le système, déclara-t-il avec un geste excédé. Je ne voulais pas qu'il vienne ici, il pouvait se faire prendre et c'est un genre de copain qui se met tout de suite à table. Est-ce que je peux fumer ?

— Oui... A propos, qu'est devenue Kitty Collins ?

— Kitty ? Heu... Laissez-moi réfléchir. La dernière fois que je l'ai vue...

Trompé par l'apparente soumission de son interlocuteur, Riordan relâchait insensiblement sa surveillance. Choissant l'instant favorable, Dumdum fit voler d'un coup de pied le revolver braqué dans sa direction et sauta sur son adversaire. L'instant d'après, le bandit avait repris son arme et c'était lui qui tenait le détective en respect :

— Les rôles sont changés, lui déclara-t-il. A vous de me répondre.

— Je pense que Kitty sait où se trouve l'argent, déclara Riordan.

— Pourquoi ça ?

— Le Suédois et une fille répondant à son signalement sont descendus dans un hôtel d'Atlantic-City le soir même du cambriolage Prentiss. Deux jours plus tard, la fille a disparu. J'ai dans l'idée que c'est elle qui a pris le fric.

— Pourtant, Kitty était l'amie de Colfax... objecta Dumdum.

— A quoi bon discuter davantage ? Vous êtes fichu, les flics sont dehors, ils vous attendent.

— Je saurai me débarrasser d'eux !... gronda le bandit en enfilant le détective pour courir plus librement vers le toit.

Malgré les efforts des policiers et une chasse à l'homme des plus mouvementées, Dumdum réussit à prendre le large.



Riordan alla voir Colfax, honorablement établi comme entrepreneur.

En compagnie de Lubinsky, qu'il avait demandé comme collaborateur, Riordan se rendit à Pittsburg.

— Je pense que nous touchons au but, annonça-t-il en retrouvant son compagnon. Jim Colfax ignore que nous nous déplaçons pour le rencontrer. Vous souvenez-vous de l'ex-ami de Kitty ?

— Oui. Que vient-il faire là dedans ?

— C'est lui le chef de la bande. Le coup de main chez Prentiss est son œuvre.

— Qui vous a dit ça ?

— Dumdum.

— Il est venu à Brentwood ?

— Oui. Il s'est échappé après une fusillade en règle. Il y avait des traces de sang sur le toit; tous les policiers de Brentwood prétendent l'avoir touché.

— Que faisiez-vous pendant ce temps ?

— J'étais enfermé dans la chambre du Suédois.

— On m'avait dit que Colfax s'était rangé.

— C'est vrai; il est entrepreneur et fait de brillantes affaires.

A son hôtel, Riordan trouva un télégramme qui l'attendait pour l'informer que l'incendie de la vieille auberge avait eu lieu à trois heures du matin, le 20 juillet 1938.

Comme Riordan paraissait très satisfait, Lubinsky demanda ce que cela signifiait :

— Que nous sommes dans la bonne direction. Je vais de ce pas chez Colfax.

Quand Riordan annonça à ce dernier qu'il enquêtait sur les circonstances de la mort d'Andersen, l'ex-chef de bande ne sourcilla point.

— Ce nom ne me dit rien, déclara-t-il simplement. Est-ce un ancien employé de ma maison ?

— Quelque chose dans ce genre.

— Il m'a quitté depuis longtemps ?

— En 1938. J'ai appris qu'Andersen faisait partie d'une bande qui a dérobé 250 000 dollars à la fabrique de chapeaux Prentiss.

— Je me souviens de cette affaire. Ils ont réussi à s'enfuir et berné la police.

— Oui, jusqu'ici. Mais la plupart d'entre eux n'ont pas eu de veine. Le Suédois et Blinky se sont fait descendre et Dumdum vient d'être blessé au cours d'un accrochage avec la police.

— Qui d'autre faisait partie de la bande ?

— Vous.

Colfax se mit à rire.

— Moi?... Non, mon vieux, s'exclama-t-il d'un ton de bonhomie parfaitement imité, là vous faites fausse route, je suis un honnête homme.

— On dirait que ça vous a bien réussi... observa Riordan en faisant allusion à l'évidente prospérité de son interlocuteur.

Il en convint :

— Je n'ai pas à me plaindre. Tous les gens d'ici, fournisseurs et clients, savent que j'ai fait de la prison, mais ils ne m'en tiennent pas rigueur. Ils comprennent que lorsqu'un homme essaie de se relever, on doit l'aider.

— Vous parlez d'or, Colfax, bravo !

— Écoutez si vous voulez me chercher des poux dans la tête, faut pas vous gêner. Je n'ai rien à cacher.

— C'est une opinion. Quoi qu'il en soit, je n'ai pu découvrir l'ombre d'une preuve contre vous; rien que des on-dit... Franchement, ce n'est pas vous qui m'intéressez. Je voudrais savoir ce qu'est devenue une jeune femme nommée Kitty Collins. Vous vous souvenez de Kitty ?

— Oui.

— Sans doute ne vous apprendrai-je rien de nouveau en

disant que c'est Kitty Collins et le Suédois qui ont raflé le magot.

— Et après ?

— Quand la bande était réunie pour partager le butin, le Suédois a joué au plus fin et il a emporté tout le paquet.

— C'est pour ça qu'il s'est fait descendre.

— La même nuit, lui et Kitty étaient ensemble à Atlantic-City. Elle l'a laissé tomber deux jours plus tard et l'argent a disparu avec elle.

Colfax joua l'étonnement :

— Vous en êtes certain ?

— Une femme de chambre de cet hôtel reconnaîtrait Kitty si je mets la main dessus.

— Savez-vous où elle peut être ?

— Je pensais que vous pourriez me l'apprendre.

— J'aimerais vous renseigner, car voyez-vous, Riordan, s'il y a une chose au monde que je déteste, c'est de voir une fille qui trahit. Ce Suédois, comme vous l'appellez, ne pouvait pas s'en sortir. Si quelqu'un de la bande le rencontrait, son compte était réglé, c'est l'évidence même. A mon avis, Kitty est responsable de sa mort.

A cet instant, le téléphone sonna. Colfax décrocha l'appareil :



— C'est pour vous, dit-il à son visiteur en lui tendant le récepteur.

Riordan écouta son interlocuteur invisible en feignant un profond intérêt :

— Vous espérez pouvoir la joindre ?... En ce cas, prévenez-la, si elle ne me donne pas signe de vie avant ce soir dix heures, je remettrai mon rapport et l'affaire suivra son cours. Qu'elle m'appelle à mon hôtel.

Ayant raccroché, il annonça à Colfax :

— Voilà un gaillard qui se fait fort de parler à Kitty. Une chance pour elle de se tirer d'affaire...

Lubinsky et Riordan étaient rentrés à leurs hôtel pour n'en plus bouger.

— Je me demande si la femme de chambre pourra identifier Kitty... observa le premier.

— Après six ans, j'en doute fort, répondit son compagnon. Mais Colfax a marché; j'ai tout lieu d'espérer que Kitty en fera autant.

— Je crois que nous nous faisons des illusions et que nous perdons notre temps à attendre qu'elle nous joigne ici.

— J'y compte bien.

— Je parie qu'elle ne bougera pas. Je suis dans la police depuis assez longtemps pour savoir que dans ce cas les femmes...

La sonnerie du téléphone lui coupa la parole. Kitty, au bout du fil, demandait à parler à Riordan.

Ils convinrent de se rencontrer au bar du Chat Vert, un quart d'heure plus tard.

Kitty était pâle et visiblement angoissée. Elle accepta seulement de prendre un verre de lait froid, n'ayant rien mangé. Riordan commanda un steak bleu et un verre de bière.

Puis, il demanda à la jeune femme ce qu'elle avait décidé.

— A propos de quoi, M. Riordan ?

— Des 254 912 dollars.

— Croyez-vous que je les ai ?

— Pour votre salut, je l'espère. Si vous ne pouvez rembourser, on vous mettra à l'ombre pour une vingtaine d'années.

— Pouvez-vous me faire arrêter ?

— Avant de mourir, Blinky a déposé sous serment. Ses déclarations constituent un excellent témoignage. Et il y a une femme de chambre dans un hôtel d'Atlantic-City qui à la mémoire des physionomies...

— Je vois, soupira douloureusement Kitty. Je ferai tout ce que vous voudrez. Je rendrai tout ce dont je peux disposer.

— C'est-à-dire ?

— J'arriverai à rassembler soixante ou soixante-dix mille dollars...

— Ça ne suffit pas.

— C'est tout ce dont je peux disposer.

Je ne joue pas la comédie, je m'avoue vaincue. Je lutte pour ma vie, poursuit la jeune femme d'un ton pathétique, non pas pour celle de Kitty Collins, mais pour la femme honorable que je suis devenue. J'ai un foyer, un mari, mon existence actuelle mérite d'être défendue, il n'y a rien dont je ne sois capable pour la préserver.

— Eh bien ! nous pourrions peut-être nous entendre si vous ajoutiez quelque chose à cette somme...

— Quoi donc ?

— Votre témoignage. Je veux traduire Colfax en justice.

Kitty se récria :

— Même autrefois, je n'ai jamais trahi personne.

— Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à nous séparer... A quelle heure la police vous trouvera-t-elle chez vous ?

— Oh ! non, je vous en prie... Que voulez-vous savoir ?

— Qui avait projeté ce coup de main ?

— Colfax.

— Est-ce que le Suédois vous aimait ?



Kitty fit un geste vague :

— Sait-on jamais qui vous aime ?... Pourtant, quand il est sorti de prison, j'ai compris. Il m'a regardée longuement et j'ai vu sous sa veste un foulard que je lui avais offert. Il avait réussi à le conserver.

— Un foulard vert avec une harpe d'or ?

Le visage de Kitty se crispa d'angoisse :

— M. Riordan, je voudrais que vous me croyiez... Je maudissais mon genre de vie et, pourtant, je n'avais pas le courage de m'en évader. Je rêvais depuis longtemps de gagner un gros lot pour abandonner cette fange... Le Suédois représentait pour moi une planche de salut. Malheureusement, je n'étais jamais seule avec lui, Colfax veillait. Je perdais tout espoir quand un jour la chance s'est présentée.

— Sous forme de l'incendie de la vieille auberge...

La jeune femme ne nia point et poursuivit ses confidences.

— Colfax m'avait chargée d'avertir ses compagnons de ce qui se passait et de leur donner rendez-vous à la ferme. Je suis allée d'abord chez Blinky et chez Dumdum. Il était presque deux heures quand j'arrivai chez le Suédois...

Ce dernier poussa une exclamation de surprise en reconnaissant la visiteuse.

— Kitty !... Qu'est-ce qui se passe ?

— Je joue avec le feu en venant te voir ici, répondit rapidement celle-ci. Mais c'a été plus fort que moi, il a fallu que je te prévienne... Colfax croit que je suis en route pour New-York, nous avons rendez-vous demain. Écoute, il faut que tu saches, ils ont l'intention de te rouler...

— Qui ça ?

— Colfax et les autres. Ils ont décidé que tu ne toucherais pas un centime dans le coup que vous avez préparé.

— Comment le sais-tu ? s'exclama Andersen stupéfait et indigné.

— Colfax l'a dit ce soir à Blinky et à Dumdum, après ton départ. D'abord, il t'a traité de tous les noms possibles et imaginables, puis il a proposé : « Et si on ne se rencontrait pas à la vieille auberge, une fois notre coup fait ?... » Voilà comment ils ont décidé de t'y laisser aller pendant qu'ils se retrouveraient ailleurs avec l'argent.

— Les autres ont accepté ?

— Ils ont marché en plein dans la combine.

— Où doivent-ils se rejoindre ?

— Dans une ferme abandonnée, après la barrière blanche de Plok Road... Colfax te déteste et les autres l'imitent.

— Merci de m'avoir prévenu, Kitty.

— Que vas-tu faire ?

— Leur rendre la pareille.

— Promets-moi une chose : ne me trahis pas surtout. Si jamais Colfax apprend que...

Andersen la rassura et la prit tendrement dans ses bras :

— Sois tranquille...

— Tu sais pourquoi Colfax te déteste ?... demanda Kitty d'une voix pleine de douceur prometteuse. A cause de moi. Il se rend compte, il voit ce qui se passe.

— Pourquoi es-tu retournée avec lui ?

— Peut-être parce que je le hais... Je me fais du mal à moi-même et je contamine ceux qui m'entourent. J'aurais peur de vivre avec un homme que j'aimerais dans la crainte de lui nuire... Mais lui, je me moque de le faire souffrir.

— Tu ne le verras plus, je te garde !

La nuit qui précéda le cambriolage, Kitty était restée chez Andersen.

Kitty avoua à Riordan que, cette nuit-là, elle était restée avec



Andersen. Puis elle l'avait rejoint à Atlantic-City, après le cambriolage.

— Et dès que vous avez pu, vous vous êtes échappée, conclut le détective. Dommage pour vous que je vous ai retrouvée.

Sous le prétexte de se repoudrer, Kitty se dirigea vers les lavabos. A cet instant, des coups de feu éclatèrent et Riordan eut juste le temps de s'abriter derrière une table. Les hommes de main de Colfax avaient reçu l'ordre de le descendre et ils y seraient parvenus sans l'intervention rapide de Lubinsky et d'un groupe de policiers qui veillaient discrètement autour de la taverne.

Ils avaient arrêté Kitty au moment où elle se sauvait du Chat Vert par une porte de service.

La faisant monter dans leur car, les policiers se dirigèrent vers la somptueuse demeure de Jim Colfax.

— Nous allons entrer par la grand'porte, dit Lubinsky au chauffeur, comme ils abordaient la grille largement ouverte d'un superbe parc.

S'adressant à un sergent, il le chargea de poster des hommes à toutes les issues. Puis, se tournant vers Riordan, il s'assura qu'il était armé : mesure d'élémentaire prudence.

Les deux hommes s'avancèrent seuls vers le hall. A cet instant, une silhouette parut à mi-étage et un coup de feu éclata, qui semblait venir de la corniche. Dumdum, dissimulé sur le palier du premier étage, venait de descendre son ancien chef de bande.

Colfax dégringola comme une masse jusqu'au rez-de-chaussée. Tandis que les policiers donnaient la chasse à son meurtrier, Riordan se penchait sur lui et Lubinsky réclamait une ambulance par téléphone.

— Pas la peine... rectifia Riordan qui jugeait l'état du blessé désespéré. C'est dommage, Colfax ajouta-t-il comme ce dernier ouvrait les yeux et le regardait. J'espérais devancer Dumdum, je voulais vous avoir vivant. Dumdum m'a ren-

seigné. Il m'a dit que Kitty était venue le prévenir à minuit que le rendez-vous était changé. La vieille auberge n'a brûlé que vers trois heures du matin. Kitty avait donc un complice ; ça ne pouvait être que vous...

Le sergent, maintenant, amenait la jeune femme.

— Notre bon temps est fini... lui dit le moribond. Jusque-là, vous n'aviez aucune preuve contre elle, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Riordan.

— Non, mais je voulais vous faire croire que je la tenais. J'étais persuadé que vous essaieriez de me descendre avant que je puisse apprendre que Kitty est votre femme.

— Vous savez ça aussi ?

— Les époux ne peuvent pas témoigner l'un contre l'autre, autrement je me serais servi de vous deux en vous amenant à vous trahir réciproquement, au lieu de risquer de servir de cible à vos tueurs.

Colfax réclama une cigarette. Tandis que Riordan lui donnait du feu, Lubinsky fit une remarque :

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous avez fait supprimer le Suédois. Il ne pouvait plus vous gêner, il me semble...

— Blinky et Dumdum étaient à ses trousses. S'ils l'avaient joint, Andersen aurait pu leur raconter toute l'histoire et nous étions fichus.

— Jim, dis-leur que je n'étais au courant de rien ! supplia Kitty soucieuse de se tirer d'affaire. Tu peux me sauver, jure que je suis innocente !

Mais les supplications passionnées de la jeune femme ne pouvaient plus émouvoir Colfax...

— Inutile, Kitty, lui dit Riordan en l'emmenant. Votre seul appui est mort.

FIN

Colfax demandait une cigarette...



ENTRE NOUS

(Suite de la page 9.)

(Frochard), Mireille Perrey, Line Carrel, Marcelle Génat, Pierre Magnier, Maurice Schutz, Labry, Salabert, etc...

VLADIMIR ALECHINE. — Les dialogues des films *Copie conforme* et *Un Revenant*, de Henri Jeanson, paraîtront prochainement à la « Nouvelle Édition », 213 bis, boulevard Saint-Germain, Paris. Chaque volume : 150 francs. *Entrée des Artistes*, du même dialoguiste, est déjà paru.

RENÉ, ADMIRATEUR DE VIVIANE ROMANCE. — Distribution de *Notre pain quotidien* (1934) : Tom Keene (Jones), Karen Morley (Mary) et Barbara Pepper (Sally). Réalisation de King Vidor. — Distribution de *L'Inspecteur Grey* (1936) : Maurice Lagrenée (Grey), Colette Broido (Hélène), Paule Degrevé (Monique), Nicole Ray (la bonne), Jean Brochard (inspecteur Poussin) et Mihalesco (Brown). — Distribution de *Jenny jeune prof* : Jenny Jugo, Albert Matterstock (professeur Klingner), Heinz Salfner, Hans Schwarz, Gustav Waldau et Joséphine Dora.

P... AMOUREUX DE JANINE. — Distribution de *Miss Catastrophes* (1939) : Melvyn Douglas (le policier), Joan Blondell (le détective privé) et Mary Astor (la femme fatale). — Distribution de *La Marraïne de Charley* (1936) : Lucien Baroux (William), Olly Flint (Olly Parker), Georges Rigaud (Jack), Monique Rolland (Kitty), Claude Lehmann (Charley), Carrette (Spettick), Mauloy (le colonel), Marguerite Moreno (Lucie). — Dans *L'Ange blanc* (1935) : Kay Francis (Florence Nightingale) et Ian Hunter. — Ne voit-on que des films aussi anciens, dans votre ville ?

CŒUR MALHEUREUX. — Dans *La Petite princesse* (1939) :

Shirley Temple, Richard Greene, Anita Louise et César Romero (le domestique hindou). — Dans *La Jouscuse d'orgue* (1936) : Marcelle Génat, Pierre Larquey, la petite Gaby Triquet, Jacques Varennes, France Ellys, Daniel Clérice, Jean Marconi, Daniel Mendaill et Madeleine Pagès. — Serge Enrich a tourné *Pamela*, *Les Malheurs de Sophie*, *Le Capitaine* et *La Vie en rose*.

UNE MIDINETTE AU CINÉMA. — Oui, c'est une virtuose qui exécute le concerto pour piano dans *Le Septième voile*, tandis que Ann Todd joue la scène. Mais Ann Todd est néanmoins une excellente pianiste. — Votre admiration pour Pierre Richard-Willm est sympathique et très justifiée. En effet, votre favori est amateur de musique et lui-même bon musicien. — Nous avons publié *Miroir*, avec Jean Gabin. J'espère que vous voilà satisfaits.

L'AIGLE A DEUX TÊTES. — Écrivez à Jean Cocteau en procédant comme il est indiqué en tête de ce courrier. Nous transmettrons.

YVETTE BÉZIERS. — Nous ne publierons pas *J'accuse*. — Pas de film avec P. R.-Willm dans nos projets immédiats, mais cela peut venir. — Jean Gabin, deux fois divorcé, n'est pas marié. Il n'a pas d'enfant.

STRADEL. — Lettres transmises. — Le regretté Lucien Coëdel était né en 1902. Après avoir tenu, dans de nombreux films, différents petits rôles, il en eut de plus importants dans *Le Journal tombe à cinq heures*, *Les Inconnus dans la maison*, *Opéra-Musette*; puis il fut le Chourineur des *Mystères de Paris*, le marin de *Voyage sans espoir* et le contrebandier de *Carmen*, ce qui le « lança ». Il devint vedette avec *L'Idiot*, *Roger-la-Honte*, *La Revanche de Roger-la-Honte*, *Sortilèges*, *Peloton d'exécution*, *La Route du bague*, *Contre-enquête*. Au moment de sa fin tragique, ses quatre derniers films, *Une Belle*

garce, *Un Flic*, *La Chartreuse de Parme*, *La Carcasse* et *le Tord-Cou* n'étaient pas encore sortis. — Maria Montez et Dorothy Lamour répondent, je crois. Écrivez en affranchissant à 10 francs. Nous transmettrons.

Mlle SOLANGE DELHAYE. — Rudy Hirigoyen chante, mais ne tourne pas. Je ne puis donc vous renseigner sur lui.

CLAUDE HERBETTE D'AMIENS. — Nous ne publierons pas *Étrange destin*. — La photo de Renée Saint-Cyr viendra à son tour. — Depuis *Étrange destin*, Henri Vidal a tourné *L'Éventail* et *Les Maudits*.

ANNY ET BILLETTE. — Jean Marais a tourné *Le Pavillon brûlé*, *Le Lit à colonnes*, *Voyage sans espoir*, *Carmen*, *Éternel retour*, *La Belle et la Bête*, *Les Chouans*, *Ruy Blas*. Prochain film : *L'Aigle à deux têtes*.

JE VOUS AIME. — Lettre transmise. — Nous ne publierons pas *Fantômas*. — Quels sont les jeunes premiers et jeunes premières du cinéma français et du cinéma américain ?... Vous semblez ignorer que le papier est contingenté ! — Dans *Ruy Blas*, Jean Marais joue le double rôle de Ruy et de don César et Danielle Darrieux joue la reine d'Espagne. Après d'eux : Marcel Herrand (don Salluste), Gabrielle Dorziat (la duchesse), Ione Salinas (Casilda), Alexandre Rignault, Paul Amiot, Claude Séré, etc...

LETRES TRANSMISES. — J.-L. Mussidan. — Denise Bloy. — Fidèle Lectrice Dieppoise. — Bouky. — P. Sergent. — Mlle Gauthron. — Admiratrice de Tyrone. — Niquette. — Jackie, Lyon. — N. Tasserie. — Idéal 35. — Un Désespéré. — J. Roucher, Amiens. — Raymonde Vidal. — P. Saint-Étienne. — Mlle Darclaut.

Ayez chez vous les belles photos de vos artistes préférés.

Décorer son intérieur de photos des grandes vedettes du cinéma. Conserver ces photos en un album pour les montrer à ses amis...

Ce sont les vœux qu'ont formés beaucoup d'amateurs de cinéma. Nous avons donc établi pour eux une collection, comprenant les photos de Jean MARAIS, Gérard NERY, Georges MARCHAL, Viviane ROMANCE, Giselle PASCAL, Edwige FEUILLEBE. Ce sont six belles photos originales, la plupart signées par les vedettes elles-mêmes (format 13 x 18), qui feront la joie de vos yeux, évoqueront à chaque instant les plaisirs que vous avez connus à la vision d'un film d'amour ou d'aventures.

Tous nos lecteurs voudront avoir chez eux cette collection, que nous avons fait préparer spécialement à leur intention.

Prix de la collection complète : 100 francs à nos bureaux ; franco : 110 francs.

PHOTO-FILM
5, bd des Italiens, Paris (2^e).

GRANDIR

VOUS LE POUVEZ ENCORE ET DEVENIR ELEGANT, SVELTE OU FORT PAR NOUVELLE METHODE BREVETEE D'ELONGATION

Succès garanti. Remboursé si non satisfait. Document gratuit sous pli fermé et discret. INSTITUT MODERNE 29 Annemasse (Savoie)

Horoscope Scientifique

Êtes-vous né entre 1882 et 1932 ? Oui ? Alors, saisissez votre chance. Envoyez date et lieu de naissance, enveloppe timb. et 80 frs. Professeur VALENTINO, Serv. B.N. 43, 27, r. Cronstadt PARIS (XV^e). Vous serez stupéfié.

GABY CHRISTEL Voyante célèbre
Astrol. Secret infailible pr. retour d'AFFECTION - 154, rue Rivoli (face M^e Louvre).
T. l. j. 10 - 19 h. et correspondance.

LE BAROMÈTRE DE VOTRE AVENIR

Posez six questions et vous serez édifié, joindre date de naiss. et 50 francs à Mlle PACQUET B.P. 76-16. Paris-16. Serv. A.

VOTRE HOROSCOPE

Étude sérieuse, individuelle. Précision, étonnante, conseils, directives. PÉRIODES DE CHANCE POUR 3 ANS. Envoyez date naissance et 75 frs à SCIENTIA, (S. X.), 44, rue La Fayette, PARIS.

NUMÉROS DÉJÀ PARUS :

Les numéros de

MON FILM

de 1 à 22, sont épuisés.

Numéros à 3 francs.

- 23 — Adieu, Chérie...
- 24 — La Raçon du bonheur.
- 25 — La loi du Nord.
- 26 — Le divorce de Lady X.
- 27 — Laura.
- 28 — Vendetta.
- 29 — Fausse Alerte.
- 30 — Le signe de Zorro.
- 31 — Macadam.
- 32 — Les Conquérants.
- 33 — Les Chouans.
- 34 — Capitaine Kidd.
- 35 — Amours, Délices et Orgues (Collège Swing).
- 36 — La loi du Far-West.
- 37 — L'Age d'Or.
- 38 — La Rose du Rio.
- 39 — La Symphonie Pastorale.
- 40 — Pas si bête.
- 41 — Le Prince Charmant.
- 42 — Le Chevalier de la vengeance.
- 43 — Elles étaient douze Femmes.
- 44 — Rome, Ville Ouverte.
- 45 — Sans Lendemain.
- 46 — Paris-New-York.
- 47 — L'Éternel Retour.
- 48 — Sérénade.
- 49 — Battement de Cœur.
- 50 — Les Hauts de Hurlevent.
- 51 — Ames Rebelles.
- 52 — Chanson d'avril.
- 53 — La Lettre.
- 54 — Inspecteur Sergil.
- 55 — Casablanca.
- 56 — Tessa, la nymphe au cœur fidèle.
- 57 — L'Odyssée du Dr Wassell.
- 58 — Espionne à bord.
- 59 — Contre-Enquête.
- 60 — Le ciel peut attendre.
- 61 — L'Éventail.
- 62 — Quatre plumes blanches.
- 63 — 13, rue Madelaine.
- 64 — Le silence est d'or.
- 65 — La double énigme.
- 66 — Rendez-vous à Paris.
- 67 — Le diable au corps.
- 68 — Une femme dangereuse.
- 69 — Le Chant de l'Exilé.
- 70 — Une vie perdue.
- 71 — Miroir.
- 72 — Pour qui sonne le glas.
- 73 — Manon Lescaut.
- 74 — La vie passionnée des sœurs Brontë.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 3 fr. selon les n^{os} choisis. (Ajouter 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.)

MON FILM

5, boulevard des Italiens, PARIS (2^e).

Aucun envoi contre remboursement.

Plus d'ongles cassés

grâce à

VITALONG

"LA SEVE DE L'ONGLE"

Demandez Notice 1156 Laborat. VITALONG 217 FAUB. ST HONORE. PARIS. 61

8 fcs

Charles
Korwin
(photo Universal)

